

SIMONNE FABIEN

**Nous,
les parents...**

récit

nrf

GALLIMARD

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE
A MA MÈRE



PREMIÈRE PARTIE

**UNE TROP GRANDE LIBERTÉ DONNE A L'EN-
FANT LE SENTIMENT QUE SA VIE EST SANS
IMPORTANCE...**

CHAPITRE PREMIER

Je n'étais encore qu'une toute jeune fille lorsqu'un jour ma mère me dit : « Simonne, rappelle-toi qu'il est beaucoup plus facile de dire « oui » à un enfant, que de lui dire « non ». Le plus souvent, c'est par paresse que l'on cède aux caprices d'un enfant. »

Depuis lors, maintes fois, j'ai trouvé l'occasion de vérifier la justesse de cette réflexion.

M'opposer à quelque chose, dire « non » me contraint à mobiliser ma volonté. Dire « non » fixe mon attention. Ou mieux encore, pour dire « non », il faut que mon attention se fixe sur la chose à refuser pour l'évaluer, y penser, y réfléchir, ne serait-ce qu'un instant. Le « non » n'est prononcé qu'après que j'ai fait un choix, et pour des raisons bien déterminées.

Alain est un être attendrissant. Son regard, son visage ont le modelé et la lumière

de la pureté, de l'innocence. Sa fragilité me bouleverse. Il m'est pénible et malaisé de m'opposer à lui, si totalement livré à ma volonté !

La tendance naturelle de tous les parents est de céder aux désirs de leur enfant. Et, d'où qu'elle vienne, de le protéger contre la souffrance, contre la peine. Si, spontanément, l'irritation ne les entraîne au refus, pour lui résister, il leur faut fournir un effort. Et faire un choix qui soutiendra ce « non », pour eux difficile à prononcer, et plus difficile encore à maintenir.

« Non, Alain !... » Il insiste. « Non !... Alain... » Son petit visage se crispe de déception. Ses yeux implorent. La raison, la détermination du « non » devront être solidement établies dans ma pensée pour supporter l'assaut de sa faiblesse.

L'effort que représente le refus, la nécessité du choix, ont éloigné de ma pensée tout ce qui l'occupait pour ne laisser place qu'à Alain seul.

S'il me demande un morceau de chocolat, et que je veux le lui refuser, je penserai à lui : « Il est bien petit, et a un si vif désir de chocolat... C'est ennuyeux de le décevoir... mais bientôt, il sera l'heure du dîner... » Toute la personne d'Alain se met

à vivre en moi. J'évalue les avantages et les inconvénients qu'il y aurait à satisfaire son désir : « Non !... pas de chocolat, Alain !... »
« Pourquoi ?... je veux du chocolat !... »
« Il est tard, tout à l'heure, tu iras dîner... »
« Si !... je veux du chocolat ! »

Son insistance, le ton autoritaire, despotique qu'il emploie font passer une lueur d'irritation dans mon regard. Il se fait câlin : « Du chocolat... maman... s'il te plaît... » Je m'adoucis, mais continue à penser à son dîner qui ne tardera plus : « N'insiste pas, Alain, c'est inutile... »

Il s'est tu. Ma pensée de nouveau libre, retourne à ce qui l'occupait et que, pour Alain, elle avait abandonné.

Sans doute, Alain n'est-il pas content de n'avoir pas eu de chocolat. Pourtant, en lui, quelque chose se réjouit : j'étais absorbée par une besogne — importante sûrement, puisque toutes les besognes des grandes personnes sont importantes ! Or, sur-le-champ, et pour quelques minutes totalement, j'ai abandonné ce qui occupait ma pensée pour m'occuper de lui, Alain. Dans mon cœur, dans ma tête, il a sa place. Elle est inviolable. Et, sans aucun doute, quoi que je fasse, il y est caché car sinon, comment pourrais-je le retrouver si vite ?

Dans le subconscient d'Alain quelque chose se réjouit, se dilate comme si, subitement; cela arrivait à mieux vivre. Alain se sent plus entier, plus lourd. Il a l'impression que ses pieds s'accrochent solidement au sol.

Que durant quelques minutes il ait vécu dans ma pensée a confirmé à Alain la réalité de son existence. Il se sent et se sait vivre. Alain existe, et il existe aussi fort, sinon plus fort que tous ces êtres, que toutes ces choses qui sont dans le monde et auxquels moi, sa mère, moi, son père, je prête attention.

Le « non » que j'ai prononcé faisait appel à toutes mes facultés. Il nécessitait une totale « présence ». Avec son intuition d'enfant, Alain l'a deviné.

La plupart du temps — pour des cas anodins bien sûr, comme le désir de friandises, ou de jouer avec tel ou tel objet, mais cela constitue la majeure partie de la vie d'Alain — l'acquiescement, le « oui » n'est pas un choix. Il ne réclame ni effort ni présence.

Si, par sa grâce, son innocence, sa faiblesse, Alain me touche, souvent aussi il me fatigue. Il est turbulent, curieux. Sans cesse,

il désire autre chose. Et ce que jamais ne sera le refus — pas même dans la colère — l'acquiescement risquera de l'être : une lassitude, un relâchement de la volonté. Ou, ce qui est pire encore, une inattention quasi totale.

A l'appel d'Alain, je lève la tête, le regarde avec des yeux absents qui ne le « voient » pas. Sa question m'a tout juste effleurée, et je prononce un « oui » mécanique auquel, en vérité, pas un instant ma pensée ne s'est attachée.

A la fois entraînée par une pente naturelle à ne pas m'opposer à Alain dont l'innocence et la fragilité m'émeuvent, et par fatigue, j'ai voulu échapper à l'effort du choix qui veut la mobilisation courte — mais si souvent répétée — de mes facultés d'attention, de jugement. J'ai esquivé cet appel à tout moi-même qu'impliquait le refus. Et, finalement, mes « oui » ne sont qu'un attendrissement qui n'apporte rien à Alain, ou encore un vague « laisse-moi tranquille » des plus superficiels, pendant que je reste occupée par autre chose.

Cette autre chose que, pour lui, je n'accepte pas — même un instant — d'abandonner, Alain devine qu'elle existe...

Comment ! Je donne plus d'importance à

« cela » qu'à lui-même ? Ainsi « cela » est important, et lui ne l'est pas... Mais qu'est « cela » ? Un travail ? Une lecture ? D'autres gens ? A mes yeux, un travail, une lecture, d'autres gens sont plus importants que lui ?...

Tout cela, Alain ne le formule pas. Simplement, il a l'impression de ne plus tout à fait remplir son corps. Il se sent devenir inconsistant, flou. Le chocolat qu'il a été autorisé à prendre a un arrière-goût bizarre de poussière. Ce n'est plus du chocolat, c'est sa solitude que, lentement, il mâche dans son coin. Là-bas, à deux mètres — mais mon Dieu ! c'est au bout du monde — je suis penchée sur mon ouvrage, ou en train de parler avec quelqu'un. Il a envie de crier, de trouver autre chose à demander... Il a besoin de s'entendre exister, et de faire entendre qu'il existe ! Sans cela, c'est lui-même qui se transformera en un petit tas de poussière...

La somme de ces manques d'attention s'imprimera en lui de manière à la fois imperceptible, et indélébile. Il ne me les pardonnera pas.

J'ai remarqué qu'un enfant à qui l'on sait dire « non », à qui l'on prête attention, ne cherche pas à « se rendre intéressant ». Tout

un comportement de comédie, de tension nerveuse et psychique lui est épargné.

Le « oui » qui n'a ni poids, ni relief, le « oui » privé de la signification et de la force que seul l'emploi du « non » sait lui donner, le « oui » trop facile, est pris par l'enfant comme un manque d'attention.

Lorsque l'enfant est encore petit, la question de sa liberté, de son indépendance, ne se pose pas. Pourtant, il est intéressant de remarquer que les parents qui, plus tard, laisseront trop vite, et trop tôt, de l'indépendance à leur enfant, dès cet âge, presque toujours, l'ont habitué au « oui » facile, irréfléchi, au « oui » d'inattention qui, d'ailleurs, n'exclut pas le « non » de la colère, le refus brutal de l'exaspération.

Pour cet enfant, l'indépendance qui lui sera laissée, sa trop grande liberté, seront ressenties comme un nouveau refus d'attention de la part de ses parents.

Loin de lui donner le sentiment de la liberté, son indépendance, de manière vague et imprécise, lui apparaîtra comme un « manque ». Il ne lui semblera pas avoir

quelque chose en plus, mais quelque chose en moins.

Cet enfant ne « possède » pas sa liberté. Son indépendance le dépossède d'il ne sait quoi, mais qui creuse en lui un vide.

Il n'est que de demander à n'importe lequel d'entre ces jeunes adolescents « libres » ce qu'il en pense. Peut-être, donnera-t-il diverses réponses, mais la dernière se terminera par : « Je me débrouille... » Il est dans un chaos et, d'un côté, puis d'un autre, oscille au sein de son chaos. Personne, d'ailleurs, ne paraît s'en soucier outre mesure. Lui non plus. La vie, sa vie, tout cela ne doit guère avoir d'importance. Il rit. D'un rire mauvais, il est vrai. Il ne s'en soucie pas... mais se sent malade. Il a le vertige, ou plus précisément une nausée. La nausée du chaos et de se sentir flotter au milieu du chaos.

Aucun de ces adolescents ne répondra : « J'apprends à prendre mes responsabilités... » ou bien : « Mes parents m'apprennent à prendre mes responsabilités. » La pensée qui anime cette phrase a un poids. Il n'aura pas, ne pourra pas avoir une pensée semblable. C'est très exactement ce poids qui lui manque. C'est là où s'ouvre son vertige. D'où, en lui, surgirait-elle cette phrase

grave et lourde de lui-même ? Il se débrouille...

Ces tâtonnements qui se font au hasard, avec une légèreté qui n'est pas la vraie légèreté mais la démarche oscillante du vertige, lui donnent un sentiment grandissant d'irresponsabilité.

Cela ne l'empêchera pas d'essayer de tirer vanité de sa liberté, mais il le fera en crânant, et dira, l'air faussement fier : « Mes parents me laissent faire ce que je veux... »

Sa fierté, son orgueil ne sont que des simulacres. Pourquoi, sinon, aurait-il le besoin de crâner ?

Si sa liberté était ressentie comme, en vérité, au fond de lui-même, il pressent qu'elle devrait l'être — d'où ses simulacres et sa crânerie — s'il la ressentait avec la dignité que toute conscience d'une liberté implique — et l'âge n'a rien à voir à l'affaire — l'adolescent répondrait simplement, mais avec force : « Mes parents m'apprennent à prendre mes responsabilités... j'apprends à vivre... on me laisse responsable de ma vie... », mais il n'en est rien.

Le désir d'éveiller tôt, chez l'enfant, le sens de la responsabilité, est répandu. En elle-même, cette conception se défend, et



SIMONNE FABIEN

NOUS, LES PARENTS...

Dans ce livre, résultat de presque vingt ans de réflexions, de tâtonnements, de pratique quotidienne avec ses enfants, Simonne Fabien a cherché à dégager les lignes générales d'une conception de l'éducation qui concilierait à la fois les nécessités profondes de l'enfant avec *ses autres nécessités qui lui viennent de notre époque*, en même temps qu'elle permettrait de retrouver les bases d'un juste rapport entre parents et enfant.

En un exposé émaillé de dialogues, de propos, d'exemples pris sur le vif, Simonne Fabien part à la découverte de l'enfant, de sa compréhension, de son mode de perception des choses et du monde. Et elle pose la question : l'enfant a-t-il besoin de liberté ou d'autorité ?

Cette question tranchée, est-ce là l'unique problème à résoudre ? Non. Simonne Fabien aboutit à une contradiction. L'enfant, tout à la fois, a besoin de sentir la supériorité de ses parents sur lui, et de se retrouver avec eux sur un pied d'égalité. *Il veut l'autorité, et il veut le dialogue.*

Cette contradiction peut-elle être résolue ?

nrf